

Archäologische Berichte

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **29 (1972)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Archäologische Berichte

Le sceptre du prince

Par Claude Bérard, St-Sulpice

σκήπτρον πατρώϊον, ἄφθιτον αἰεὶ

Homère, Iliade 2, 186.

βασιλεὺς γὰρ ἦν, ὄφρ' ἔζη,
μόριμον λάχος πιπλάντων
χεροῖν πεισίβροτόν τε βάκτρον.

Eschyle, Les Choéphores, 360ss.¹

Cette note est dédiée à Karl Schefold. Il est inutile que nous répétions ici tout ce que les fouilles d'Erétrie, toute l'équipe d'étudiants qu'il a groupée et formée, lui doivent. Nous aimerions plus simplement montrer comment, dans la solitude du chercheur isolé, la «maîtrise» de Schefold, dans un rapport même indirect, et qui tient du mystère, nous conduit à «pousser toujours plus avant, pour le meilleur et pour le pire, l'entreprise de la culture»²!

Dans *Eretria 3*³, nous avons publié une pointe de lance en bronze. Bien qu'ayant indiqué une direction de recherche par la citation d'un article de Gernet⁴, nous n'avons pas compris la signification de cet objet. La préparation du second fascicule consacré au développement du culte héroïque jusqu'à la prise de la ville par les Perses nous permet aujourd'hui de résoudre et d'approfondir quantité de problèmes, traités trop rapidement ou insuffisamment exploités. Les remarques et critiques déjà recueillies suite à la parution d'*Eretria 3* nous sont également d'un précieux secours. Si nous anticipons ici, c'est que la solution présentée pour l'objet en question forme un tout et nous semble exemplaire pour illustrer l'incomparable stimulation qu'exerce l'enthousiasme de Schefold, *πρῶτος εὐρετής* de tout l'Hérôon.

L'emploi du terme 'prince', à l'instar de Schefold, apparu sporadiquement dans

¹ P. Mazon traduit ainsi dans son édition de la Collection des Universités de France (Paris 1925): «(le Chœur évoque Agamemnon) ... car il fut roi, tant qu'il vécut; il fut de ceux à qui un décret du Destin a commis le pouvoir des armes et le sceptre des conseils!»

² Nous suivons ici très librement l'admirable livre de G. Gusdorf, *Pourquoi des professeurs?* (Paris 1963) publié à nouveau dans la Petite Bibliothèque Payot (Paris 1966); voyez 205. 245 et passim.

³ *L'Hérôon à la Porte de l'Ouest* (Berne 1970) 17, no 6, 17, fig. 3 et pl. 10; nous nous y référons sans cesse implicitement et l'abrégeons *Eretria 3*. Pour un complément de bibliographie, voyez les *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* (cités infra n. 21) 71s.

⁴ L. Gernet, *La notion mythique de la valeur en Grèce*, réimprimé dans *Anthropologie de la Grèce antique* (Paris 1968) 93ss.; *Le génie grec dans la religion* (Paris 1932, rééd. 1970) 85.

notre publication des tombes de l'Hérôon, et que nous proposons de nouveau à la critique, suscite parfois des réactions farouches. Pareille difficulté terminologique surgit dès qu'on aborde, fût-ce prudemment, les «structures sociales dans l'Antiquité Classique»⁵. Il s'agit de traduire une situation culturelle localisée relativement extraordinaire en termes linguistiques, qu'ils soient grecs ou français; cette opération ethnographique se révèle délicate, plus aisée à pratiquer en sens inverse, compliquée ici par la largeur des mailles du filet linguistique dont nous disposons, au huitième siècle, pour cerner cette réalité⁶. Il importe avant tout de ne pas suggérer une imagerie féodale trop familière.

Nous évitons de parler de 'roi', malgré les références faites au mot βασιλεύς, parce que nous ignorons la position de notre prince dans l'ensemble de la noblesse érétienne et que nous privilégierions sans doute par trop ses fonctions⁷. Quoi qu'il en soit, on remarquera que l'Hérôon d'Erétrie, essentiellement militaire, occupe une position *marginale* dans le tissu urbain; cette position est certes conditionnée par des impératifs techniques défensifs (porte et murailles), mais aussi par le fait que «les guerriers constituent un danger permanent pour le pouvoir royal»⁸. Nous parlons de prince parce que ce terme exprime une *hiérarchie* à l'intérieur du groupe social restreint qu'illustrent les tombes de l'Hérôon – et l'enquête, nous l'avons rappelé, gagne en vigueur lorsqu'elle englobe les documents fournis par la 'nécropole de la mer'. Les guerriers érétriens ensevelis à la Porte de l'Ouest ne sont pas *homoioi*, quel que soit le niveau de ceux-ci: guerriers professionnels de style épique ou *hippobotes* et *hippeis* oligarchiques⁹. 'Prince' nous semble combiner ainsi de façon heureuse les deux aspects de la hiérarchie dont témoigne le mobilier funéraire qui nous intéresse ici: domination guerrière – les armes – et politique, mieux: «antépolitique»¹⁰ – le sceptre¹¹. Dans *Le Prince*, Machiavel écrivait: «Les princes doivent donc faire de l'art de la guerre leur unique étude et leur seule occupation; c'est là proprement la science de ceux qui gouvernent». Tout l'art est de savoir doser «fonction royale» et «fonction guerrière»!

⁵ Voyez les *Recherches sur les structures sociales ...*, Colloques Nationaux du CNRS, Caen 1969 (Paris 1970) et plus particulièrement la communication de H. Van Effenterre, *Y a-t-il une «noblesse» crétoise?*, 19ss.

⁶ Sur cette question on lira G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction* (Paris 1963), plus particulièrement 191ss. 227ss., ouvrage fondamental pour tout 'philologue'.

⁷ Sur «La place du guerrier dans la société», voyez par ex. F. Vian, *La fonction guerrière ...*, dans *Problèmes de la guerre ...* (cités infra n. 21) 66s.; signalons aussi l'ouvrage de G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier* (Paris 1969); pour les βασιλείς spartiates dits ἀρχαγέται, voyez en dernier lieu P. Oliva, *Sparta and her Social Problems* (Amsterdam/Prague 1971) 90 et n. 1.

⁸ M. Detienne, *La Phalange ...*, dans *Problèmes de la guerre ...* (cités infra n. 21) 125.

⁹ Detienne, op. laud. (infra n. 12) 93 et n. 54.

¹⁰ A. Schnapp, *De la guerre archaïque à la guerre impériale*, *Raison Présente* 18 (1971) 82.

¹¹ Sur tout cela, voyez les ouvrages cités ci-dessous, en particulier ceux de Detienne, Finley, Gernet. On lira aussi A. Andrewes, *The Greek Tyrants* (Londres 1956, ici réédition 1971) 9ss.; B. C. Dietrich, *Some Evidence of Religious Continuity in the Greek Dark Age*, *Bull. Inst. Class. Stud. London* 17 (1970) 24s.

La meilleure traduction grecque, parce que neutre, serait peut-être simplement *ἀριστος*, le meilleur. La thèse que nous allons présenter, non seulement confirme et complète le portrait de l'occupant de la tombe six, esquissé dans Eretria 3, mais encore nous semble apporter la preuve que cette sépulture est bien le foyer de tout l'Hérôon, le pivot autour duquel se répartissent, en une structure d'une cohérence exceptionnelle, toutes les constructions qui conserveront vivante cette tradition jusqu'en 490.

Cela dit, le problème se présente ainsi: dans la tombe d'un des plus fameux guerriers de l'Eubée, sinon de toute la Grèce de ce milieu du huitième siècle, encore que «la mémoire du poète» lui ait refusé *kléos*, cette «gloire telle qu'elle se développe de bouche en bouche, de génération en génération»¹², on découvre parmi tous les objets précieux, les *agalmata*¹³, l'abondance extraordinaire des armes, tous d'époque géométrique, une lance en bronze dont le type indique assurément l'helladique tardif: la solution de continuité est énorme. A vrai dire, des trouvailles de matériel très ancien dans des contextes plus tardifs, sans être fréquentes, ne sont point inconnues; c'est l'habitude pratiquée dans les dépôts de fondation par exemple. Mais les découvertes isolées existent aussi: aux références données dans Eretria 3, on ajoutera maintenant la liste dressée par Benson¹⁴.

Cependant, l'énigme demeure. «Précieuse relique», avions-nous proposé. «Arme de parade»? Si le fer s'est depuis longtemps totalement substitué au bronze dans l'armement du huitième siècle, l'époque archaïque, nous l'avions rappelé en citant Snodgrass¹⁵, y recourra à nouveau pour certains cas particuliers. Mais dans le contexte de l'Hérôon, que signifient alors les termes de «précieuse relique» ou d'«arme de parade»? Paradoxalement, n'est-ce pas banaliser cette lance, qui n'est d'ailleurs nullement décorée de façon particulière? Dans Eretria 3, la réponse nous a échappé parce que, étonné par le nombre extraordinaire des armes déposées

¹² Voyez M. Detienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque* (Paris 1967) 9ss., 18: «Le second registre de la parole poétique est entièrement consacré à la louange des exploits guerriers.» On voit combien, sensible au *kydos*, cette «gloire qui illumine le vainqueur ... une sorte de grâce divine, instantanée», que le butin emporté dans sa tombe par le héros permet d'évoquer, nous faisons œuvre de «maître de vérité»!

¹³ Voyez Gernet, *Anthropologie* (supra n. 4) 97ss.; M. I. Finley, *Le monde d'Ulysse* (Paris 1969) 59s.; N. Himmelmann, *Über bildende Kunst in der homerischen Gesellschaft*, Abh. Mainz 1969, 7, 202ss.

¹⁴ J. L. Benson, *Horse Bird and Man, The Origins of Greek Painting* (Amherst 1970) 115ss.; voyez par exemple le premier cas cité, à Athènes: «Middle Helladic objects found in Late Geometric grave precinct (= Hesperia, Suppl. 2, 106)» et 117, le dépôt bien connu de Délos. Sur le problème des reliques, cf. infra n. 35; voyez aussi J. Forsdyke, *Greece before Homer* (Londres 1956) 41ss.

¹⁵ A. Snodgrass, *Early Greek Armour ...* (Edimbourg 1964) 133s.; *Arms and Armour of the Greeks* (Londres 1967) 38; cf. *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* (cités infra n. 21) 72. Ajoutez maintenant A. Snodgrass, *The Dark Age of Greece* (Edimbourg 1971) 222ss. 273s.: «Bronze spearheads, so far as I know, are unknown in graves of this date» (The Later Geometric Period); le caractère exceptionnel de notre découverte est donc bien confirmé. Pour les offrandes dans les sanctuaires, voyez *ibid.* 279ss.

autour des chaudrons (quatre épées, cinq fers de lance¹⁶), nous avons mis l'accent sur la guerre, la bataille, les duels épiques, et avons compris la lance de bronze dans cet appareil belliqueux.

Parmi tout l'armement de l'Hérôon, notre objet se détache pourtant avec un relief singulier. Qu'on le juxtapose avec les autres lances, le contraste éclate avec force: forme, matière, couleur, emploi sans doute, tout diffère. Avec C. Lévi-Strauss, nous dirions que sont réunies «les conditions formelles d'un message signifiant»¹⁷; car il est bien certain qu'il s'agit là d'un signe déposé intentionnellement pour dire quelque chose, transmettre un message¹⁸, aussi bien à la communauté des vivants par la Mémoire et la Louange¹⁹, qu'au monde d'en bas. Les écarts différentiels dans le mobilier et les pratiques funéraires ont révélé d'autres structures de cette société seigneuriale illustrée par l'Hérôon; on sait que P. Vidal-Naquet a apporté²⁰ tout un contexte culturel saisissant à l'explication que nous avons tentée, dans Eretria 3, des différences entre inhumation et incinération, – et nous montrerons bientôt comment toutes les prétendues «exceptions», dans un sens ou dans l'autre, s'intègrent dans le système avec la plus parfaite logique. Au guerrier équipé, qui sera incinéré, s'oppose le crypte, inhumé en cas de mort précoce, «qui est γυμνός, c'est-à-dire sans arme (scholie de Platon) ou qui n'a qu'un petit poignard (Plutarque)»; or la tombe douze, à inhumation, a livré un petit poignard²¹! Pour en revenir à notre objet, s'il a bien

¹⁶ A propos de notre commentaire sur le terme *τηλεβόλος*, *Eretria 3*, 69 et n. 48, cf. l'édition de Strabon (livre 10) due à F. Lasserre dans la Collection des Universités de France (Paris 1971) t. 7, 120, note complémentaire 3 à la p. 29; au dossier des *τηλεβόλα ὄπλα*, il faut aussi verser le commentaire de N. M. Kondoléon, *Οἱ Ἀειναῦται τῆς Ἐρετρίδας*, *Arch. Eph.* 1963 (1965) 16 et n. 2 (= Archiloque fr. 9, Lasserre et Bonnard); infra n. 21.

¹⁷ C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage* (Paris 1962) 100.

¹⁸ Voyez G. Mounin, *Introduction à la sémiologie* (Paris 1970) 11ss.

¹⁹ Voyez Detienne (supra n. 12) 18ss.

²⁰ P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne*, *Annales ESC* 23 (1968) 954; ajoutez maintenant *Le «Philoctète» de Sophocle et l'éphébie*, *ibid.* 26 (1971) 623ss.; cf. R. F. Willets, *More on the Black Hunter*, *Proceedings Cambridge Philol. Soc.* 195 (1969) 106s. et les *Remarks on the Black Cloaks of the Ephebes* de P. G. Maxwell-Stuart, *ibid.* 196 (1970) 113ss.

²¹ *Eretria 3*, 34, no 12, 1 et 2. Il faut préciser que Vidal-Naquet ne connaissait pas plus l'Hérôon que nous ne connaissions alors son article. – Dans cette perspective, en pleine conscience du caractère hasardeux de notre hypothèse, ne faut-il pas se demander si la lamelle d'obsidienne, *Eretria 3*, 45, no 15, 1, ne représente pas les restes d'une pointe de flèche 'naturelle' et, ajouterons-nous aussitôt pour prévenir les critiques, *bricolée*, ce qui fait que peu importe sa forme (cf. C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage* [1962] 26ss.)! Nous avons déjà cité Hdt. 7, 69; voyez *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* publiés sous la direction de J.-P. Vernant (Paris/La Haye 1968) 73. L'arc serait en effet du même côté que le petit poignard (voyez P. Vidal-Naquet, *Chasse et sacrifice dans l'Orestie d'Eschyle*, *Parola del Passato* 129 [1969] 420s. et n. 71; cf. *Le «Philoctète» de Sophocle et l'éphébie*, *Annales* 26 [1971] 629ss.). Cette hypothèse expliquerait l'interdiction des *τηλεβόλα* du côté 'culturel' (cf. supra n. 16). Les attributs d'Apollon Amycléen étaient la lance et l'arc, «Waffen, die in der Realität nicht zusammenpassen», remarque avec à propos E. Simon, *Die Götter der Griechen* (Munich 1969) 118 et fig. 115: leur réunion exprime donc la plénitude de la puissance divine; mais Apollon les utilise-t-il indifféremment, c'est là la question. Or il n'en est rien: l'arc est utilisé pour

été fabriqué en tant qu'arme à l'époque helladique, les différences qui le séparent de toutes les lances découvertes à Erétrie témoignent qu'il n'en avait alors peut-être que le nom, *δόρυ*. Que peut donc être une lance dont la fonction est annulée comme telle, mais qui, nous l'avons dit, est un signe-clef pour comprendre carrière et rang du mort ?

La solution que nous proposons ci-dessous s'insère aisément dans la théorie de l'Hérôon, à laquelle elle confère une nouvelle cohésion; elle lui donne une portée dont toute l'importance apparaîtra finalement dans le second fascicule que nous préparons. La tombe du prince, le fait est évident, forme le noyau et le prétexte de l'Hérôon. Elle est la plus ancienne et la plus riche; elle occupe le centre du cercle des urnes, autrement dit une position hiérarchique très fortement valorisée socialement. Ainsi, tant le mobilier funéraire, *πατρῶα* et *κτήματα*²², que le modèle spatial reflété par l'organisation de la nécropole²³, témoignent de l'autorité et de la souveraineté exercées par ce seigneur sur les autres membres du groupe. Or

toutes sortes de 'chasses' de type sauvage, animales et humaines, cruelles et impitoyables vengeances; en revanche dans la guerre épique, 'culturelle', «sein Bogen ist keine Streitwaffe, sondern der göttliche Wunderbogen» (Nilsson, *GGR* 1³, 370) et les art des hautes époques le représentent non pas en chasseur mais en guerrier casqué brandissant la lance (Dörig, op. laud. [infra n. 50] 46ss.: «Apollon als Krieger»). Notez que le sanctuaire d'Apollon Amycléen «se trouve en dehors de la cité de Sparte, symbolisant ainsi un 'dedans' et un 'dehors' de l'ordre de la cité»; la distinction joue un rôle capital dans la transformation de l'éphèbe en soldat adulte: voyez C. Calame, *Philologie et anthropologie structurale*, Quaderni Urbinati 11 (1971) 43 n. 90. De même le droit à la lance sanctionne le passage d'une classe d'âge à l'autre, de la chasse éphébique à la guerre équipée: outre les articles cités de Vidal-Naquet, voyez encore Lindsay, op. cit. (infra n. 42) 165: «The ordinary initiate had his lance or spear of identity»; A. Brelich, *Paidés e Parthenoi* 1 (Rome 1969) 94s. n. 129 et 130 bis, donne aussi quelques exemples ethnographiques de jeunes initiés dont l'accès au statut du guerrier est sanctionné par le don d'une lance. Par ailleurs voyez G. S. Kirk, *Myth, its Meaning and Functions in Ancient and Other Cultures* (Cambridge 1970) 162. Sur la différence entre *τοξεύειν* και *ἀκοντίζειν* d'une part, *ὀπλομαχεῖν* de l'autre, voyez P. Roesch, *Une loi fédérale béotienne sur la préparation militaire*, Acta of the 5th Int. Congress of Greek and Latin Epigraphy, Cambridge 1967 (Oxford 1971) 84 et n. 14 (3e siècle).

²² Voyez *Eretria* 3, 32; Detienne, op. laud. (supra n. 12) 84s. et 91: on sait combien ici les *κτήματα* «sont l'objet d'une appropriation individuelle»! Dans *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* (cités supra n. 21) 90, P. Courbin écrit: «Les tombes princières mycéniennes montrent la richesse des biens ou des offrandes que le guerrier mort emportait dans l'au-delà; ces tombes plus modestes montrent que la hiérarchie devait être respectée (c'est nous qui soulignons). Il en était de même à l'époque géométrique ...»; cf. ibid. 87 n. 145 à propos des armes: «seuls les 'grands' et quelques moins grands, les emportaient dans leur tombe». Voyez A. Schnauffer, *Frühgriechischer Totenglaube* (Hildesheim 1970) 129.

²³ Detienne (supra n. 12) 83ss.; voyez aussi les *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* (cités n. 21) 140; on notera précisément que le cercle des tombes de l'Hérôon est centré autour de celle du prince! Le cercle est plein, le centre est occupé, expression spatiale de cette «hiérarchie de statuts sociaux définis en termes de domination et de soumission» (J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs* [Paris 1966] 154). Les fouilles des environs de l'Hérôon n'ont pas mis au jour le 'palais' du prince parce que celui-ci était sans doute sur l'acropole! Trouvera-t-on jamais à Erétrie, sinon au huitième siècle du moins au septième siècle, un espace libre au centre de la ville comme à Mégara Hyblaea? Voyez P. Vidal-Naquet, *Grèce - Une civilisation de la parole politique*, Encyclopaedia Universalis 7 (1970) 1012s., le paragraphe «Urbanisme et philosophie» et le plan de P. Auberson.

le signe de cette domination, «le talisman héréditaire»²⁴, l'objet d'investiture²⁵, celui que l'on reçoit et prend en main pour parler dans l'assemblée homérique, en occupant le *centre*²⁶, le «gage et instrument de l'autorité»²⁷, est le sceptre, *σκήπτρον πατρώϊον ἀφθιτον αἰεί*, le sceptre héréditaire, le sceptre indestructible: la lame de bronze est la tête du sceptre!

De la lance au sceptre, morphologiquement, il n'y a qu'un pas. La différence est «de valeur et de plan»²⁸, ce qu'incarnait le contraste que nous avons mis en évidence ci-dessus: la lance est en fer, le sceptre en bronze, métal prestigieux à valeur mythique²⁹. On sait que les armes d'Homère ressemblent à celles de son époque, «bien qu'ils les coule dans l'antique métal qu'est le bronze, non le fer»³⁰. Alors qu'à Eréttrie, la forme particulière de l'objet antique tranche sur celle des lances contemporaines, dans l'imagerie archaïque, il est extrêmement difficile d'assurer la distinction. «Lanzen und Szepter sind schwer von einander zu unterscheiden, wenn die Lanzen ausserhalb des Kampfes getragen werden», écrit Fittschen³¹. Sur le relief de Gortyne, magnifiquement reproduit par Schefold³², le lâche usurpateur s'empare de la lance d'Agamemnon avec la main gauche: il est évident qu'il s'agit du fameux sceptre, symbole de l'autorité royale³³. Comme

²⁴ Gernet, *Anthropologie* (supra n. 4) 128 et 206; Detienne (supra n. 12) 41.

²⁵ Gernet, *ibid.* 130; cf. aussi *Le génie grec* (supra n. 4) 169 et références n. 822.

²⁶ Voyez J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs* (Paris 1966) 154; Gernet, *op. laud.* (supra n. 4) 239s.; Detienne (supra n. 12) 83ss., 91s.

²⁷ Detienne (supra n. 12) 42s.

²⁸ Vernant (supra n. 26) 34: «La lance normalement est soumise au sceptre».

²⁹ *Ibid.* 31ss.; cf. Gernet, *Anthropologie* (supra n. 4) 93ss.

³⁰ M. I. Finley, *Le monde d'Ulysse* (Paris 1969) 43; cf. P. Vidal-Naquet, *Economie et société dans la Grèce ancienne: l'œuvre de M. I. Finley*, *Archives Europ. Sociol.* 6 (1965) 116.

³¹ K. Fittschen, *Untersuchungen zum Beginn der Sagen Darstellungen bei den Griechen* (Berlin 1969) 186 n. 879 et références; voyez particulièrement la «Fürstenversammlung», *ibid.* 175, sur la base de dinos d'Egine: K. Schefold, *Frühgriechische Sagenbilder* (Munich 1964) 41 fig. 13; N. Himmelmann-Wildschütz, *Bemerkungen zur geometr. Plastik* (Berlin 1964) fig. 3. Citons aussi, par exemple, le décor d'un cratère appartenant à cette *koiné* stylistique issue de la Béotie, des Cyclades et de l'Eubée (cf. *Eretria* 3, 39): entre deux immenses chevaux (sur les chevaux signes héroïques et *agalмата*, voyez encore K. Schefold, *L'arte greca come fenomeno religioso*, traduction italienne de l'ouvrage allemand, introuvable aujourd'hui [Milan 1962] 24ss.), un guerrier tient verticalement une «lance» au fer démesuré: R. Lullies, *Griechische Kunstwerke ...*, *Aachener Kunstblätter* 37 (1968) 20, pl. 7 B.

Quant au décor de l'oinoché Lambros (cf. *Eretria* 3, 32 et note 78), on verra en dernier lieu Fittschen (*op. laud.* au début de cette note) 39ss.; G. S. Kirk, *The Songs of Homer* (Cambridge 1962) 284s. et pl. 5 A a tort de suivre l'interprétation de K. Friis Johansen concernant le guerrier no 6, qui tient bien une lance, horizontalement, et non pas un sceptre; dans la même perspective, voyez maintenant G. Ahlberg, *Fighting on Land and Sea in Greek Geometric Art*, *Acta Inst. Ath. Regni Sueciae* 16 (1971) 22 et 57. Madame A. Kauffmann-Samaras a l'obligeance de nous signaler qu'elle donne un commentaire très détaillé de ce vase dans un prochain fascicule du *Corpus Vasorum* (pl. 16s. et texte ad loc.).

³² Schefold, *Sagenbilder* (*op. laud.* note précédente) pl. 33.

³³ Voyez l'article de M. I. Davies, *Thoughts on the Oresteia before Aischylos*, *BCH* 93 (1969) 228ss.; Vernant (supra n. 26) 107; cf. P. Vidal-Naquet, *Chasse et sacrifice dans l'Orestie d'Eschyle*, *Parola del Passato* 129 (1969) 415 n. 52.

l'a bien vu Davies, le problème est identique sur le décor d'un bouclier d'Olympie. Il souligne les qualificatifs du chef de l'armée grecque, ἀμφοτέρων βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής³⁴. La tradition avait d'ailleurs précieusement conservé le souvenir de ce sceptre d'Agamemnon qui se présentait sous la forme d'une lance. Pausanias raconte en effet que les gens de Chéronée vénéraient comme une relique le sceptre du roi qui était désigné comme *lance*: τοῦτο οὖν τὸ σκῆπτρον σέβουσι, δόρον ὀνομάζοντες³⁵. On ne pourrait trouver mieux pour corroborer la thèse défendue ici³⁶. Les commentaires citent plusieurs cas parallèles. Nous retiendrons celui de Cénéee et de Parthénopée, héros qui incarnent typiquement l'*hybris* guerrière, comme le souligne Vernant. Le premier «a planté sa lance en plein milieu de l'agora, il lui voue un culte et oblige les passants à lui rendre les honneurs divins», histoire qui évoque des images familières pour le citoyen helvétique; le second «ne vénère rien que sa lance, il la révère plus qu'un dieu et prête serment sur elle». L'attribut militaire, soumis, selon la règle, au symbole royal, occupe une place indue. La hiérarchie n'est plus respectée: l'*hybris* qu'exprime la lance l'emporte sur la *diké* qu'incarne le sceptre, écrit encore Vernant³⁷. C'est le monde renversé, avec toutes ses conséquences catastrophiques.

L'histoire du sceptre d'Agamemnon nous concerne à un autre titre encore. Comme le dit Homère, il est héréditaire, indestructible. A l'instar d'autres *agal-mata* prestigieux, «*sacra* chargés de puissance, utilisés comme signes de pouvoir, blasons, instruments d'investiture»³⁸, il possède toute une généalogie très complexe³⁹. Héphestos le fabrique, puis le donne à Zeus qui l'envoie à Pélops par l'intermédiaire de son messager divin; de Pélops à Atrée, d'Atrée à Thyeste, il arrive finalement entre les mains d'Agamemnon⁴⁰. Le pouvoir se transmet ainsi, grâce au sceptre «remis dans la main», qui véhicule une force religieuse⁴¹. Ce qui nous importe ici, c'est l'ancienneté de l'objet d'investiture. Son histoire se perd dans un temps mythique, dans un passé qui n'a plus rien d'historique. Or à

³⁴ *Il.* 3, 179; voyez Davies (supra n. 33) 230 n. 8; dessin de la scène chez Schefold (supra n. 31) 90, fig. 43.

³⁵ Paus. 9, 40, 11; commentaires nombreux, par exemple dans l'édition H. Hitzig (Leipzig 1907) t. 3, 523; voyez surtout J. G. Frazer, *Pausanias's Description of Greece* 5 (Londres 1913) 210, avec tout un appareil folklorique (cf. E. A. A. Reymond, *The Cult of the Spear in the Temple at Edfu*, JEA 51 [1965] 144ss.)! Cf. aussi F. Pfister, *Der Reliquienkult im Altertum*, RGVV 5 (1909-12) 334. 336; Nilsson, *GGR* 1³, 209.

³⁶ Dans cette perspective, J.-P. Descoedres attire notre attention sur un très intéressant passage de Plutarque, *De gen. Socr.* 31, à propos de la lance sacrée (*ιερόν*) portée par les archontes thébains; voyez A. Corlu, *Plutarque, Le démon de Socrate* (Paris 1970) ad loc.; J. Bayet, *Croyances et rites dans la Rome antique* (Paris 1971) 22ss. et références, entre autres à F. Schwenn, *Der Krieg in der griech. Religion 1: Der heilige Speer*, ARW 20 (1920) 299ss.; M. Cary et A. D. Nock, *Magic Spears*, Cl. Q. 21 (1927) 122ss.

³⁷ Sur tout cela, Vernant (supra n. 26) 35.

³⁸ Ibid. 129 et n. 132.

³⁹ Voyez Finley (supra n. 30) 124.

⁴⁰ Déjà *Il.* 2, 101ss.; cf. Paus. loc. cit. (supra n. 35).

⁴¹ Voyez Gernet, *Anthropologie* (supra n. 4) 205s.: «Des investitures de ce genre peuvent réaliser une transmission héréditaire»; cf. supra n. 25.

Érétrie, au huitième siècle, la vieille lance de bronze, devenue sceptre, par les vertus inhérentes à l'*agalma*, devait sans doute être au bénéfice de cette dimension mythique, *aura* lentement secrétée par les siècles. Nous n'avons pas à nous demander si elle a été «mise dans la main», de génération en génération, ou si elle a été découverte par hasard, récupérée à une époque historique. Quoi qu'il en soit, la pique mycénienne, déjà fréquemment revêtue comme telle d'un pouvoir formidable – citons celle d'Achille⁴² –, arme exceptionnelle au huitième siècle, arme noble, coûteuse, parée de toute une tradition légendaire, apparaît dans le contexte de l'Hérôn, aux mains d'un chef de guerre, *ἀνὴρ πολεμικός*, dont tout nous montre qu'il fut un prince, un «pasteur d'hommes»⁴³, avant de devenir le héros à la Porte de l'Ouest: le sceptre alors est enterré ... monte un nouvel ordre, militaire et politique, comme nous le verrons dans le cadre du culte héroïque, caractérisé par la recherche de ce qu'on appellera plus tard *ἰσονομία*, idéal d'ailleurs aristocratique au premier chef⁴⁴. Or si les épées et les lances de fer sont le signe de son pouvoir militaire, le sceptre, le *dory* de bronze découvert parmi elles, est le signe de son pouvoir social, le gage et l'instrument de son autorité «politique»⁴⁵, ou, comme le dit A. Schnapp, «antépolitique»⁴⁶.

L'Hérôn, et avec lui toute l'histoire des origines d'Érétrie, nous semble gagner un prestige supplémentaire à travers cette petite mise au point. Nous l'avons déjà rappelé à propos du Daphnéphoréion⁴⁷: comme Hector dans l'Iliade, le prince, en costume d'apparat, dut souvent faire acte cultuel dans l'enceinte du dieu arché-gète de sa cité⁴⁸. Au chant 7, on s'en souvient, le héros des Troyens, proposant

⁴² Voyez *Problèmes de la guerre* (cités supra n. 21) 67; pour la lance d'Ajax, cf. R. Van Compernelle, *Ajax et les Dioscures au secours des Locriens*, Hommages M. Renard 2, Collection Latomus 102 (1969) 733ss.; lances héroïques vénérées comme reliques: Pfister (supra n. 35) 331; Vernant (supra n. 26) 32; cf. aussi J. Lindsay, *The Clashing Rocks* (Londres 1965) 140ss. 164ss.

⁴³ Cf. Detienne (supra n. 12) 41s.

⁴⁴ Les découvertes érétriennes fournissent ainsi un exemple privilégié de la constitution d'un hérôn avec passage «du prince au héros», correspondant au passage, dans le cadre de la nouvelle Érétrie (voyez notre article *Architecture érétrienne et mythologie delphique*, AntK 14 [1971] 59ss.), de la phase «antépolitique» à la phase politique. Cette remarque nous a été suggérée par J.-P. Vernant dans la discussion qui suivit une conférence présentée à son séminaire de l'École Pratique des Hautes Études; nous le remercions encore très vivement ici. Voyez une observation de M. I. Finley dans une discussion au colloque *La città e il suo territorio*, Atti del 7° Convegno di Studi sulla Magna Grecia 1967 (Naples 1968) 326; de même dans *Problèmes de la guerre* (supra n. 21) 154.

⁴⁵ Voyez Detienne (supra n. 12) 43, à propos des *thémistes* et bibliographie ad loc.; L. Deubner, *Die Bedeutung des Kranzes im klass. Altertum*, ARW 30 (1933) 85.

⁴⁶ Cf. A. Schnapp, *De la guerre archaïque à la guerre impériale*, Raison Présente 18 (1971) 82.

⁴⁷ *Architecture érétrienne et mythologie delphique*, AntK 14 (1971) 60ss. Voyez par exemple l'amphore de New York reproduite chez R. Hampe, *Ein frühattischer Grabfund* (Mayence 1960) 42, fig. 25.

⁴⁸ Voyez par exemple Gernet, *Anthropologie* (supra n. 4) le chapitre «Les nobles dans la Grèce antique», 335: «tout *génos* se qualifie, à notre connaissance, par une activité religieuse: il ne s'agit pas seulement d'un culte familial, mais du monopole de certaines liturgies»; cf. 339, Apollon Patrôos; *Le génie grec* (supra n. 4) 133. 165s.; Nilsson, *GGR* 1^s, 709; B. C. Dietrich (supra n. 11) 22.

un duel au meilleur des Grecs, promet à Apollon, en cas de victoire, de suspendre aux murs du sanctuaire les armes du vaincu⁴⁹; or, en 1966, P. Auberson, effectuant un petit sondage à l'est de la hutte de laurier, avait découvert les restes d'une offrande guerrière (fers de lance, FK 809) ...⁵⁰. Nous pouvons maintenant imaginer le prince porteur du sceptre des conseils! Concluons avec Eschyle, dans Les Euménides: «tout autre chose est la mort d'un noble héros qu'entourent les respects dus au sceptre, présent de Zeus»⁵¹.

⁴⁹ *Il.* 7, 81ss.; cf. Himmelmann (supra n. 13) 14.

⁵⁰ Cf. P. Kalligas, *Chronique des fouilles à Corfou*, Arch. Delt. 23 (1968) B' 2, 309 et pl. 249 γ': «σιδηραὶ αἰχμαὶ δοράτων», offrandes dans un petit sanctuaire d'Apollon vénéré «ὡς πολεμικὴ θεότης»; cf. J. Dörig et O. Gigon, *Der Kampf der Götter und Titanen* (Olten/Lausanne 1961) 46ss.; A. Brelich, *Gli eroi greci* (Rome 1958) 359ss.; *Architecture érétrienne et mythologie delphique*, AntK 14 (1971) 71. – A propos du sanctuaire d'Apollon à Corfou, il faut encore signaler l'article très intéressant de P. Kalligas, *Τὸ ἐν Κορκύρα ἱερόν τῆς Ἀρχαίας Ἥρας*, Arch. Delt. 24 (1969) A' 54ss.; l'auteur montre que l'Apollon Korkyraios était en fait l'Apollon Daphnéphoros et Archégète des Erétriens, divinité principale de la nouvelle colonie (au 8e siècle!) avant que les Corinthiens n'eussent imposé Héra: tout cela nous semble parfaitement cohérent et d'une importance exceptionnelle qui mérite d'être encore soulignée.

⁵¹ Aesch. *Eum.* 626; traduction P. Mazon (Paris 1925).

Note complémentaire: Nous n'avons pu prendre connaissance que trop tard pour pouvoir l'utiliser de l'article de A. Alföldi, *Hasta-Summa Imperii, The Spears as Embodiment of Sovereignty in Rome*, AJA 63 (1959) 1ss., en particulier 15ss. Cette importante contribution à l'étude de la fonction politique de la lance confirme entièrement la thèse présentée ci-dessus. Nous avons été orienté vers ce mémoire par le travail de W. Burkert, *Urgeschichte der Technik im Spiegel antiker Religion*, Technikgeschichte 34 (1967) 281ss. qui apporte de précieux éléments pour résoudre le problème de la préhistoire de la lance dans un contexte mythique.

Schweizerische archäologische Ausgrabungen auf Tell el Hajj (Syrien)

Von Rolf A. Stucky, Beirut

Seit Anbeginn der prähistorischen Kulturen in Mesopotamien und Syrien bildete der Euphrat als Wasserstrasse gleichzeitig eine natürliche Grenze und einen Handelsweg zwischen den beiden Kulturkreisen. Die jeweiligen Grossmächte bemühten sich um diese neuralgische Linie und versuchten, die beiden Ufer unter ihre Herrschaft zu bringen. Als Brückenköpfe dienten Tell Ahmar (Til Barsib) im Norden und Emar im Süden. Die assyrischen Heere überquerten den Euphrat auf ihren Feldzügen nach Hatti, Syrien und Palästina, und ägyptische Truppen überschritten unter Thutmosis II. und III. den Strom, um die linksufrigen Dörfer und Städte zu besetzen¹. Im 2. Jahrtausend v. Chr. schoben sich die Reiche von Mari und Aleppo als Pufferstaaten zwischen die Einflussbereiche der beiden rivalisierenden Mächte, doch war ihre Herrschaft nur von ephemeren Charakter². Die 10 000 griechischen Söldner Kyros' des Jüngeren durchwateten den Strom bei Thapsakos, was, wie uns Xenophon berichtet, den Einwohnern der Stadt wie ein Wunder erschien; Ähnliches hatte sich bisher noch nicht ereignet³. An der gleichen Stelle setzte auch das Heer Alexanders des Grossen auf zwei Bootsbrücken über den Euphrat⁴, und im Frühling 53 v. Chr. benützte Crassus die Brücke von Zeugma⁵, um seine Truppen zu der für ihn und das römische Reich fatalen Schlacht von Karrhae zu führen. Nach dem Friedensschluss zwischen Augustus und dem Partherkönig Phraates bildete der Euphrat bis zu den neuen Osteroberungen Traians während mehr als eines Jahrhunderts die Grenze der beiden Grossreiche⁶.

Diese Gegend nahm im Handelsverkehr zwischen Ost und West einen entscheidenden Platz ein, ist doch gerade hier, wo der Euphrat weit nach Westen ausgreift, die kürzeste Strecke zu Land vom Mittelmeer nach Mesopotamien zurückzulegen. Ein Blick auf die Briefe von Mari zeigt, welch reiches Handelsgut auf dem Strom transportiert wurde; so gelangte das zur Bronzeherstellung unerlässliche Zinn auf dem Wasserwege von Persien bis nach Mari, um von dort aus über weite Strecken weiter verschifft zu werden, bis es nach Aleppo und Ugarit gelangte⁷.

¹ W. Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jt. v. Chr.* (Wiesbaden 1962) 109ff.; J. Simons, *A Handbook for the Study of Egyptian Topographical Lists relating to Western Asia* (Leiden 1937); M. C. Astour, *Journ. of Near Eastern Stud.* 22 (1963) 220ff.

² H. Klengel, *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v. u. Z.*, 3 Bde. (Berlin 1965–1970).

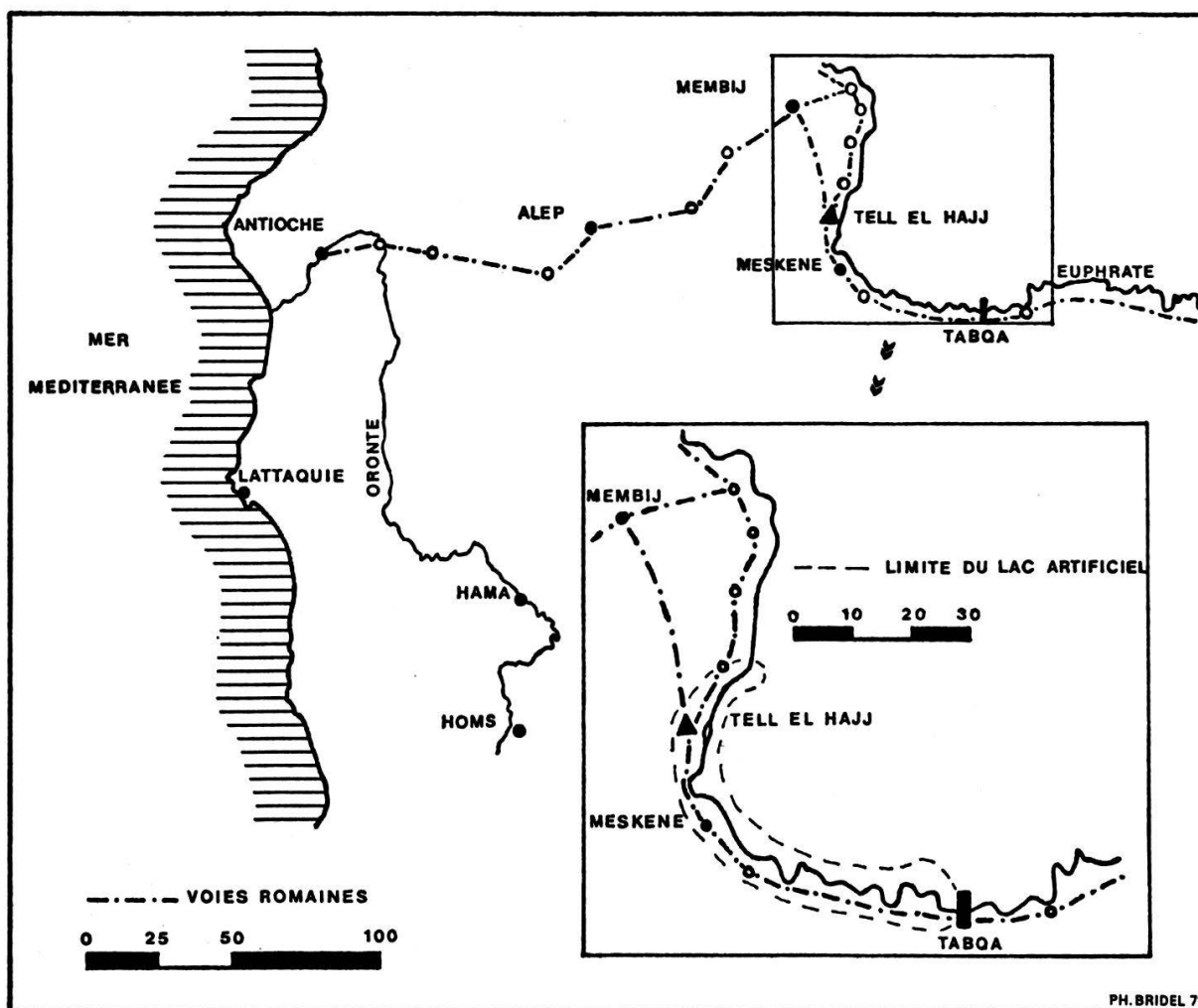
³ Xen. *Anab.* 1, 4, 10–18.

⁴ Arrian, *Anab.* 3, 7, 1–2.

⁵ Plut. *Crass.* 17.

⁶ Die Ostpolitik der Römer ist zusammenfassend behandelt bei K.-H. Ziegler, *Die Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich* (Wiesbaden 1964); s. auch L. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents* (Paris 1962).

⁷ M. L. Burke, *Syria* 41 (1964) 63ff.; G. Dossin, *Rev. d'Assyr.* 64 (1970) 97ff.



Nordsyrien, mit Spezialkarte des Stauseegebietes von Tabqa.

Es scheint kaum glaublich, dass dieser kulturhistorisch und handelspolitisch so überaus wichtige Landstrich bisher kaum erforscht worden ist, wenn man von den flüchtigen Ausgrabungen vom Anfang dieses Jahrhunderts in Meskene, dem antiken Barabalissos, absieht⁸. Durch den Bau eines Staudammes bei Tabqa werden noch in diesem Jahrzehnt weite Teile der beidseitigen Euphratufer und mit ihnen an die 50 antike Siedlungsplätze für immer unter den ansteigenden Fluten verschwinden. Die Unesco und die syrische Regierung haben deshalb Appelle an verschiedene Länder gerichtet und um wissenschaftliche Hilfe ersucht⁹. Das Politische Departement in Bern leitete diesen Aufruf über die Geisteswissen-

⁸ Syria 10 (1929) 370 (ohne Autor); R. Dussaud, Syria 13 (1932) 112.

⁹ Vorläufige Grabungsberichte der deutschen Grabungen im Euphrattal: E. Heinrich, Mitt. d. dtsh. Orientges. 101 (1969) 27ff.; 102 (1970) 27ff.; diejenigen der amerikanischen Grabungen: M. N. van Loon, *The Tabqa Reservoir Survey 1964* (Damaskus 1967) 26f.; *Archaeology* 19 (1966) 215f.; 22 (1969) 65ff.; *Annales archéol. de Syrie* 16, Fasc. 2 (1966) 211ff.; 18 (1968) 21ff.; *Journ. of Near Eastern Stud.* 27 (1968) 265ff. Kurzbericht dieser Grabungen finden sich in den Jg. 22 (1968–69) und 23 (1970) des Archivs für Orientforschung. Die Funde der französischen Grabungen in Meskene und der belgischen Grabungen auf Tell Kannas sind bisher unpubliziert.

schaftliche Gesellschaft an die Kommission für klassische und vorderasiatische Archäologie weiter, die ihrerseits das archäologische Seminar der Universität Bern mit der Abklärung der Möglichkeiten einer Mission beauftragte. Einer dreitägigen Prospektionsreise im Januar 1971 durch das bedrohte Gebiet folgte im September des gleichen Jahres der erste Spatenstich der achtköpfigen Equipe auf Tell el Hajj, einem auf dem rechten Euphratufer gelegenen Hügel von ca. 18 m hoch übereinander abgelagerten Kulturschichten (s. Karte). Seine stattlichen Ausmasse – 400 m × 300 m an der Basis – und seine durch einen weiten Rundblick den Strom und das angrenzende Hinterland beherrschende Lage gaben den Ausschlag zu dieser Wahl. Von Westen her erhebt er sich in zwei Terrassen aus der Ebene, gegen den Euphrat fällt er steil ab.

Die Funde der ersten, fünfwöchigen Kampagne bestärken uns in der Ansicht, einen strategisch wichtigen Punkt erfasst zu haben. Wenn auch bisher für die vorhellenistischen Epochen jegliche Reste von Gebäuden fehlen, so deutet doch die neolithische Keramik vom Ostabhang des Tells auf Verbindungen zwischen dem südlichen Mesopotamien und Nordsyrien im späten 4. Jahrtausend v. Chr. hin. Diese rotgefirnisste, mit geometrischem Ritzdekor verzierte Keramik findet nämlich ihre nächsten Parallelen in Gefäßen der archaischen Schicht IV des Eanna-Heiligtums von Uruk¹⁰. Ein Kernosfragment und ein Lebermodell aus gebranntem Ton belegen für die 2. Hälfte des 2. Jahrtausends v. Chr. eine Ausweitung des Handels zum Mittelmeer hin und nach Palästina¹¹. Beide Geräte stammen als Weihgeschenk wohl aus einem Tempel, den zu finden eine der vordringlichsten Aufgaben der kommenden Kampagnen sein wird. Nach den Funden glasierter assyrischer und schwarzgefirnisster griechischer Keramik zu schliessen, gewann der Euphrat im 1. Jahrtausend v. Chr. als Handelsweg noch weiter an Bedeutung.

Über den hellenistischen Straten mit Terrakotten, Lampen und vereinzelt Münzen liegen die bedeutenden Schichten einer römischen Siedlung, deren militärischen Charakter zahlreiche auf den Namen einer *Cohors secunda pia fidelis*¹² gestempelte Ziegel und das Fragment eines in lateinischer Sprache beschriebenen Grabsteines¹³ nachdrücklich beweisen. Offenbar lag hier eines der vielen römischen Detachements, die im 1. und 2. Jh. n. Chr. die Ostgrenze des Reiches zu verteidigen hatten. Mächtige Befestigungsanlagen umgeben die An-

¹⁰ A. v. Haller, *4. Vorläufiger Uruk-Warka-Bericht* (Berlin 1932) 37ff., Taf. 19 D–20 A; H. J. Nissen, *Baghdader Mitteilungen* 5 (1970) 101ff. 132ff.

¹¹ Eine Liste der Lebermodelle bei J. Nougayrol, *Rev. d'Assyr.* 62 (1968) 31ff. Die Neufunde von Ugarit publiziert von J.-Cl. Courtois, *Ugaritica* 6 (Paris 1969) 91ff.; M. Dietrich und O. Lorentz, *ibid.* 165ff. Die letzte Sammlung der vorderoriental. Kernoi bei A. Rowe, *The Four Canaanite Temples of Beth Shan* 1 (Philadelphia 1940) 51f. Ich beabsichtige in einer späteren Arbeit einen Gesamtkatalog der vorderorientalischen, zyprischen und griechischen Kernoi vorzulegen.

¹² Da die ethnische Zugehörigkeit dieser Cohors nicht näher bestimmt wird, war es bisher unmöglich, sie mit einer der bisher bekannten Hilfstruppen zu identifizieren; s. dazu V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate* (Paris 1907) 103ff.; C. Cichorius, *RE* 4, 231ff. s.v. *Cohors*.

¹³ ... MILI[TAVIT] AN[NOS] ... PES HERES F[ECIT] ...

siedlung, deren Akropolis – die zweite Terrasse – durch einen inneren Befestigungsgürtel mit Mauer und vorgelagertem Glacis¹⁴ von der Unterstadt getrennt wird. Eine nach Münzfunden ins 1.–4. Jh. n. Chr. datierte Strasse führt durch eine monumentale Toranlage aus der Unter- in die Oberstadt. Zwei dem Tor vorgelagerte Türme verleihen diesem echten Festungscharakter; nach der Mauertechnik sind sie in frühbyzantinischer Zeit zugefügt worden, als sich möglicherweise die Stadt auf ihren höchsten Punkt zurückzog¹⁵.

Als Quelle für einen möglichen antiken Namen des Tells verfügen wir über die Tabula Peutingeriana¹⁶ und die Angaben des kaiserzeitlichen Geographen Ptolemaios¹⁷. Da noch heute die Strasse nach Membij, dem antiken religiösen Zentrum Nordsyriens, Hierapolis, in der Nähe des Tells von der Uferstrasse abzweigt, liegt es nahe, mit R. Dussaud in Aruda, dem Dorf am Fusse des Tells, das römische Eragiza zu suchen¹⁸, das schon auf Tontäfelchen aus Alalakh und in ägyptischen und assyrischen Urkunden des 2. und 1. Jahrtausends v. Chr. erwähnt wird¹⁹.

¹⁴ Zu Befestigungsanlagen in Syrien: P. J. Parr, Ztschr. d. dtsh. Palästinavereins 84 (1968) 18ff.

¹⁵ Hierapolis erlebte unter Justinian eine ähnliche Verkleinerung seines Territoriums mit einem zweiten, inneren Mauergürtel: E. Honigmann, RE Suppl. 4, 737, s.v. *Hierapolis*.

¹⁶ A. und M. Levi, *Itineraria Picta* (Rom 1967) Seg. 10.

¹⁷ 5, 15, 13. Man vergleiche dazu die Karte bei E. Honigmann, RE, 2. Ser. 8. Halbbd. 1637f., s.v. *Syria*.

¹⁸ *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris 1927) 451f.

¹⁹ Zu der bei H. Klengel (oben Anm. 2) Bd. 3, 90 gesammelten Literatur über die Identifizierung von Aruda mit Arazik-Eragiza ist die Arbeit von S. Smith, *The Statue of Idri-mi* (London 1949) 48f. nachzutragen. Weitere Nachrichten über die Spätzeit der Stadt bei A. H. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces* (Oxford 1937) 269.

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Μαν. Ἀνδρόνικος: Βέργινα Ι: Τὸ νεκροταφεῖον τῶν τύμβων. Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἐταιρείας Ἀριθ. 62. Athen 1969. 299 S., 108 Abb., 135 Taf.

M. Andronikos, Ordinarius an der Universität Saloniki, widmet dies Buch seinen bedeutenden Lehrern Rhomaios und Karusos. Rhomaios hatte 1939 die Ausgrabung des 1855 von Heuzey entdeckten Palastes von Palatitsa (Vergina) wieder aufgenommen (Andronikos u. a., *Τὸ ἀνάκτορο τῆς Βεργίνας*, Athen 1961), und dabei wurde Andronikos angeregt, die benachbarte Nekropole von mindestens 300 Grabhügeln von 10–20 m Durchmesser aus dem 11.–8. Jh. auszugraben. Sie ist eines der bedeutendsten Monumente Makedoniens, einzigartig durch ihren Reichtum an Gefässen mit ehernem und eisernem Schmuck aus der frühen Eisenzeit und durch ihre Stellung zwischen Griechenland und Balkan. Besonders reich sind die Gräber des 9. Jh. Dass die Träger dieser Kultur aus Mitteleuropa gekommen sind, verraten Befunde, die in Griechenland nicht wiederkehren: die Nekropole besteht nur aus Grabhügeln, die Frauengräber sind reich, der ehernen Schmuck, die wenigen Beispiele geriefte und geritzte Keramik und wohl auch die Waffen stammen vom Norden. Die Hauptmenge der Keramik ist aber handgemacht, in einheimischer Tradition. Es waren vielleicht die Phryger, die auch Troja VII zerstört haben, die am Ende des 11. Jh. diese Gegend eroberten und die Eingeborenen für sich arbeiten liessen (die Töpferei war Frauenarbeit) – Stämme, unter deren Druck die Dorer nach Süden auswichen und die mykenische Kultur zerstörten. Protogeometrische Keramik bezeugt, wie dann Griechenland kulturell auf Makedonien zurückzuwirken begann; nach Jahrhunderten wurde daraus die hellenisierte Stadt mit dem Palast von Vergina. Aus diesen Ergebnissen möge die Bedeutung des hervorragend dokumentierten Werkes hervorgehen. K. Schefold